

Synthèse de la Journée

Antoine Sondag, directeur du Service national de la Mission universelle

C'est une banalité que de constater que des historiens qui étudient les siècles passés et écrivent sur ces siècles reflètent l'époque où eux vivent. Si on lit la biographie de François d'Assise par André Vauchez, post Vatican II, son livre parle du 13ème siècle et du 20ème siècle, car il nous parle aussi du 20ème siècle. Ce qui est une banalité pour l'histoire est aussi applicable à l'éloignement géographique. Nous regardons l'Amérique latine, mais avec nos yeux d'Européens, de Français, et de notre génération. Par exemple les intervenants jeunes du CCFD, ceux qui ont des cheveux blancs se souviennent de ce que disaient les intervenants du CCFD d'il y a trente ans et l'on s'aperçoit qu'il y a aussi un phénomène de génération.... Cela fonctionne en jeu de miroir. Cela nous fait nous poser des questions sur l'Europe, la France maintenant. Le débat mouvant nous a permis de mettre en évidence notre savoir spontané. Nous ne sommes pas des ignorants. Chacun d'entre nous a un savoir spontané, enraciné dans son expérience, de vingt ou trente ans, dans son origine géographique, sa génération, à ne pas négliger, sa situation sociale. Il y a un décalage, nous avons nos œillères, plutôt péjoratif, nos lunettes, c'est plus neutre... des mots qui sont les nôtres... La question, qui n'en était pas une : quelle est la plus belle ville du monde ? C'était une manière gentille de dire que nous sommes tous ethnocentrés (tous sauf moi !). Dans le débat mouvant on a vu apparaître des catégories, la hiérarchie de la base. Il faut accepter dans une journée comme aujourd'hui, où l'on prend un peu de recul, qu'on puisse s'interroger sur la pertinence des catégories avec lesquelles nous analysons la réalité. On ne conteste pas ce qu'on dit de la réalité, c'est Bolsonaro, les communautés indigènes au Guatemala, les Gilets jaunes en France ou Macron... Mais c'est de se dire, avec quelle catégorie on analyse cela ? Et quand nous réagissons spontanément, nous faisons apparaître nos cadres de pensée, sur les médias sociaux, sur la liberté, sur le pluralisme, sur les Églises qui favorisent le vivre ensemble. Il y a beaucoup de questions, pas trop de réponses. C'était un exercice démocratique. Ce n'était pas un exercice caricatural, il y avait un grand respect de l'opinion d'autrui. Il y a eu une chose ironique : notre animatrice, très compétente, donnait la parole au camp des pour et à celui des non. En principe il aurait dû donner une opinion opposée, mais beaucoup en prenant la parole disaient qu'ils étaient d'accord avec le camp adverse... C'était une illustration de ce que le populisme n'est pas. C'était l'inverse, on n'était pas dans l'émotionnel, dans le « je m'identifie à mon groupe »... C'était un exercice de démocratie qui invite à réfléchir sur les mots que nous utilisons ou pas, y compris populisme, qu'on n'a pas utilisé, sur les cadres intellectuels qu'on utilise pour analyser la réalité.

L'exposé de Guillaume Long sur ce qu'il y a historiquement de vraiment nouveau, entre 2000 et 2015, sur la vague rose ; sur cette vague rose renversée par une vague bleue ou conservatisme. Mais, il ne faut pas passer trop vite la vague rose par pertes et profits. Il a, quand même, montré que pendant ces 15 ans on avait réduit des inégalités, réduit la pauvreté ; on avait cassé un stéréotype extrêmement puissant, qui empêchait la gauche de gouverner en Amérique latine, ou d'avoir des succès électoraux, à savoir que la gauche est capable de gérer l'économie. Ce point, qu'on a peut-être tendance à minimiser, est extrêmement important. Autre point très important : passer d'un gouvernement de gauche à un gouvernement conservateur n'est pas considéré comme la fin de la démocratie, mais une transition dans les règles, comme un succès. Autrement dit ce n'est pas parce qu'un gouvernement est de droite ou de gauche qu'il est démocratique. La gauche ne monopolise pas la démocratie. Sans trop l'élaborer, il a montré combien les politiques néolibérales dans les années 80-90, impulsées par le Fonds Monétaire et la Banque Mondiale, étaient catastrophiques d'un point de vue social. Il a dit le post-libéralisme n'est pas le post-capitalisme, autrement dit, il y a peut-être là un chemin qu'une certaine gauche pratique. On va peut-être faire du post-libéralisme sans sortir du capitalisme. Dans le bilan de ces quinze dernières années, la gauche est à un niveau élevé et reste l'alternative. Il y a deux coalitions, comme on l'a connu en Europe, même si les choses changent un peu, quand l'une perd,

l'autre gouverne. C'est le jeu normal de la démocratie. Les stéréotypes se sont effondrés. Et la gauche ne monopolise pas la démocratie. Le complotisme, ça nous renvoie à des problèmes en France, est-ce une caractéristique de la droite ou de la gauche ? La corruption n'est pas née au Brésil en 2015. Il y a une sensibilité nouvelle à la corruption, les juges sont-ils plus indépendants ? Il n'est pas tombé dans le travers, mais a dénoncé les travers au plan local.

Le World café a permis de mettre le projecteur sur certaines thématiques les femmes, les peuples indigènes...

Le populisme est un mot latino. L'Amérique latine est le seul continent où les gens se revendiquent du populisme. Péron se revendiquait, sans problème, du populisme. C'est une idéologie politique dont il est difficile de parler lorsque personne ne se reconnaît dedans. Mais cela va peut-être changer...

Le populisme est à la fois un homme charismatique, autoritaire, une attention portée au peuple défavorisé, aux pauvres, aux oubliés par les élites, l'establishment etc. ; la relation directe, émotionnelle avec le peuple, qui va les voir, les comprend, ce sont des régimes identifiables...

Dans des débats de préaux de la 3ème République, l'agora, il y a le discrédit de ceux qui ne pensent pas comme nous. Il faut des boucs émissaires, alimentés par une approche irrationnelle, ce sont, en France, les juifs, les étrangers, les protestants, la HSP Haute Société Protestante, en Amérique latine ce sont les indiens, les noirs, les homosexuels, les pauvres ; en Hongrie, ce sont les étrangers, or il n'y a pas d'étrangers en Hongrie. Le discours stigmatisant ne doit pas être regardé de trop près ; il faut insister plutôt sur le primat de l'émotion. Le populisme, mot qu'on n'a pas prononcé, était pourtant présent dans cette journée. Le populisme est la dégradation de la démocratie.

La démocratie, ce sont les institutions, la culture démocratique. Il n'y a pas l'un sans l'autre : " jeu de pouvoirs et de contre-pouvoirs", les médias, l'indépendance de la justice, la laïcité est un pilier pour les Français...

Ce dont on n'a pas parlé : une critique adressée aux organisateurs et aux participants, l'impensé de la journée. La démocratie n'est pas seulement au niveau national, mais c'est dans l'autonomie des collectivités territoriales, dans les villes, dans les communes. Les maires des grandes villes n'ont pas forcément la même couleur politique que les gouvernements. Être maire de São Paulo ce n'est pas un détail. Il y a quelque chose à développer du côté intra-étatique, au plan local, ça touche l'urbanisme, le logement, l'assainissement, les transports quotidiens, l'approvisionnement en eau, la voirie, etc... c'est la vie des gens, on peut critiquer ceux qui sont là-haut, mais, concrètement, qui est-ce qui amène l'eau ? Il y a des choses à réfléchir là-dessus.

Il y avait un des focus de l'après-midi qui portait le nom de démocraties locales. La démocratie, c'était sous-jacent à l'exposé d'Alain Paillard, depuis l'antiquité jusqu'à la fin du 18ème siècle, on pensait que la démocratie n'était applicable qu'à la ville, qu'il fallait se connaître. La nouveauté de l'indépendance américaine a amené la République, d'un grand état. Avant il y avait la République de Venise, c'était une ville.

Le pouvoir révolutionnaire : ces gens qui veulent des changements structurels par le haut, en conquérant les structures politiques, publiques ; changer son cœur, mais aussi changer les structures. Faut-il prendre le pouvoir central ? D'autres parlent de gradualisme révolutionnaire, c'est un peu un oxymore. Mais à défaut de pouvoir tout changer, on va changer là où l'on peut, la commune etc ; Peut-être pourra-t-on, par capillarité, changer les choses, par imitation ... Vague rose, vague bleue, c'est un petit jeu de tout ou rien, un blocage au plan étatique.